

Le roman médiéval : un perpétuel transfert culturel

SÁRA HORVÁTHY

(Budapest)

THE MEDIEVAL ROMANCE: AN ENDLESS CULTURAL TRANSFER

French romances come from the desire to understand the ancients in vernacular language. Medieval novelists are firstly translators. The “mise en roman”, as old French texts say, is a transfer which has required huge efforts to adapt the ancient stories in their linguistic, formal and cultural aspects to the requirements of the courtly audience. Nowadays these works are hard to understand, even for a native speaker. They are practically unattainable for the foreign readership. How can contemporary translators continue the cultural transfer initiated by medieval clerks, in order to keep alive some of the most ancient pages of the Western civilisation? Our study aims to enlighten three moments in space-time. The first part deals with the notion of *translatio studii* in the Middle Ages. Next, a survey led through 24 paratexts of modern French versions of medieval French romances questions the difficulties that can be encountered during an intralingual translation. Finally, the third part concerns the modern Hungarian translation of these old French romances. In this case, difficulties become really challenging, since the problem of temporality is added to the gap of languages.

KEYWORDS: intralingual translation, interlingual translation, Middle Ages, romance, diachrony

MOTS-CLÉS: traduction intralinguale, traduction interlinguale, Moyen Âge, roman, diachronie

Le roman français naît d'un désir de comprendre en langue vernaculaire les œuvres des Anciens. Les romanciers du Moyen Âge sont d'abord des traducteurs, qui « mettent en roman » les textes antiques. Ce fut un transfert qui a nécessité d'immenses efforts d'adaptations linguistiques, formelles et culturelles. Mais aujourd'hui, ces œuvres en ancien français (désormais AncFr), difficilement compréhensibles même pour un natif, sont pratiquement inaccessibles pour le public étranger. Comment dès lors les traducteurs contemporains peuvent-ils continuer le transfert culturel amorcé par les clercs médiévaux, pour permettre la survivance de certains des plus anciens textes littéraires de l'histoire occidentale ?

L'objectif de notre étude est d'éclairer trois moments dans l'espace-temps, témoignant d'une volonté de transférer les éléments culturels non seulement d'une langue à l'autre, mais également d'une période linguistique à une autre. Dans notre première partie, nous traitons de l'époque médiévale qui, par le phénomène complexe de la *translatio studii* et de la « mise en roman », confronte les clercs traducteurs à des difficultés d'une extrême variété. Puis, notre deuxième partie répertorie les difficultés rencontrées par les traducteurs français actuellement, lorsqu'ils entreprennent la traduction intralinguale d'un roman médiéval, et les choix qu'ils peuvent faire. Finalement, nous observons en troisième partie que ces difficultés deviennent de véritables défis pour les traducteurs hongrois d'aujourd'hui qui, en réalisant une traduction interlinguale, sont confrontés non seulement à une langue autre, mais à une variété diachronique de cette langue, et à des *realia* où le facteur temporel s'ajoute encore au caractère « langue étrangère ».

Il est erroné de croire que la littérature antique a complètement disparu au Moyen Âge. Il est vrai que les invasions barbares ont causé des déperditions. Mais les bibliothèques des monastères conservent précieusement au sens matériel et spirituel les manuscrits anciens, choisissent parmi ces œuvres d'autorité celles qui sont dignes d'être traduites et celles qui ne le sont pas. Pensons au *Nom de la Rose* où tout le problème découle du danger que représente la possession et la transmission par l'éventuelle traduction de la partie de la *Poétique* d'Aristote consacrée à la comédie. Le titre même de l'article de Galderisi (2011) évoque des « fantômes » et des « trous noirs » dans la *translatio studii*, ce concept médiéval de passage en langue

vernaculaire, dans une forme littéraire autre, des textes et des connaissances antiques. Il précise que certaines *auctoritates* ont été traduites très tôt, dès le XII^e siècle, puis jamais plus. D'autres ont dû attendre le XV^e siècle pour être traduites. Certains auteurs n'ont jamais été traduits (Catulle par exemple). Les auteurs contemporains, comme Dante et Pétrarque, qui aujourd'hui sont des grandes figures de la littérature européenne, sont complètement ignorés par les traducteurs francophones (*Idem*, 2015 : 29). Dans les bibliothèques monacales donc, les textes antiques sont conservés et copiés après sélection.

Un autre travail vient s'ajouter bientôt à cette entreprise de sauvegarde, du moins pour une partie des œuvres : celui de l'adaptation des œuvres antiques aux normes linguistiques et stylistiques des contemporains, ce travail de la mise en roman, roman comme genre littéraire et comme langue vernaculaire. Buridant (2011 : 377-379) démontre par l'étude de la pluralité des termes (*translater* qui survit dans l'anglais moderne, et l'ensemble des locutions verbales *metre, torner, trestorner, traire, dire, espondre, reduire + en romanz ; traduire* est un vocable humaniste n'apparaissant qu'au XVI^e siècle) que le processus même dont nous parlons n'est pas considéré par ceux qui le pratiquent comme un acte spécifique ni univoque. Dragonetti explique que les auteurs médiévaux

concevaient le travail de l'écriture comme une activité transférentielle qu'ils appelaient non pas "traduction" mais "translation", ce qui signifiait en règle générale non pas traduire au sens moderne du mot mais adapter, réécrire le modèle [...] et dont le but principal était [...] de faire valoir les possibilités expressives et jouissives de la langue vulgaire dans le domaine de l'art littéraire (1993 : 434-435).

En fait, nous pouvons distinguer deux ensembles de textes ainsi produits : d'une part, les adaptations en langue vernaculaire qui peuvent être en réalité considérées comme des réécritures, des œuvres à part entière, des créations ; d'autre part, les traductions en langue vernaculaire, qui sont beaucoup plus des calques français de l'original antique. Par exemple, *Le roman d'Eneas* (XII^e siècle) reprend le mythe d'Énée de *L'Énéide* de Virgile, mais ce n'est pas *L'Énéide*,

dont le texte est finalement traduit à la fin du XV^e siècle par Octovien de Saint-Gelais (les réflexions de Mora-Lebrun, 1994, résument bien cette évolution).

Au Moyen Âge, plutôt que la correspondance à la forme, c'est la correspondance au sens profond qui est recherchée, alors les modifications par ajout ou suppression, sont beaucoup plus facilement acceptées et même nécessaires en vue de *placere et docere*, plaire et instruire à la fois, le sens didactique prenant une consonance morale. Les textes originaux sont bien souvent d'abord glosés, en marge ou entre les lignes. Un même texte original a pu être commenté par différents commentateurs dans l'espace-temps. Ces commentaires sont ensuite intégrés au texte même au moment de son passage en langue vernaculaire. Ce qui explique pourquoi la version en AncFr des *Métamorphoses* d'Ovide¹ ne suit pas tout à fait la même tradition que sa version en ancien espagnol : les clercs-traducteurs n'ont peut-être pas même eu accès à l'original latin, mais uniquement à sa glose, qui joue ainsi un rôle central de médiateur entre l'œuvre antique et son adaptation romane. Rien n'indique qu'un clerc-traducteur français ait pu connaître l'adaptation faite par un clerc-traducteur espagnol, mais rien n'indique le contraire non plus. C'est pourquoi la pensée de Rubio Tovar (1998) selon laquelle l'étude de la traduction médiévale ne devrait pas se faire au niveau « national » mais bien dans la perspective plus large de la *Romania* est tout à fait pertinente.

Bien sûr, ce ne sont pas seulement les œuvres littéraires qui ont été adaptées. Les encyclopédies et les histoires naturelles ont été compilées et amplifiées par des ajouts didactiques géographiques, historiques et mythologiques pour offrir le miroir de l'univers contemporain ; les traités de philosophie ont été longuement glosés pour y déceler des traces de christianisme ; les manuels de médecine et d'art militaire ont été traduits par reconnaissance de la possible utilité de ces savoirs ; il n'a pas fallu attendre la Réforme pour que soient traduits des passages de la Bible. Tout savoir qui peut être utile

¹ Il s'agit probablement de la translation médiévale la plus étudiée, tant les exploitations possibles en sont multiples : une seule métamorphose peut devenir œuvre à part entière (par exemple *Le Lai de Philomena*, parfois attribué à Chrétien de Troyes), ou plusieurs métamorphoses sont compilées et remises au goût du public de l'époque (cf. l'article sur *Ovide moralisé*, paru en 2018, de Possamai-Pérez).

pour le commanditaire, surtout si celui-ci est princier, est traduit². Par ailleurs, on ne compte plus les auteurs pseudo antiques avec leurs textes entièrement rédigés au XII^e siècle par quelque clerc qui voulait se donner l'autorité d'un Caton ou même d'un Aristote. En effet, prétendre traduire depuis une source ancienne, même si le résultat sera toujours plus faible que l'original, est toujours un travail plus digne que de créer une œuvre nouvelle³. De plus, il existait déjà la conception de langues supérieures et inférieures. Le latin et le grec, langues sources depuis lesquelles on traduit, sont des langues supérieures. Les langues vernaculaires, langues cibles vers lesquelles on traduit, sont quant à elles considérées comme inférieures. Le latin était une langue immuable, avec ses règles fixes. La langue vernaculaire est encore très loin de cela, elle est très instable morphologiquement et manque terriblement de lexique. La traduction médiévale vers le vernaculaire est le lieu de la création linguistique, les termes et même les œuvres littéraires découlant parfois d'erreur de compréhension, de lecture ou de graphie (les *phocae* deviennent des baleines, un *aliter* [autrement] mal recopié se transforme en *alii* [les autres], et les métamorphoses se métamorphosent à leur tour, cf. l'étude de Salvo Garcia, 2018).

Le recours au *topos* de la *translatio studii* est un classique de la littérature médiévale, dans les prologues de romans comme *Cligès*⁴ tout comme dans les encyclopédies et les chroniques. Les écrivains se sentent investis d'une mission complexe : s'approprier les savoirs du passé, les préserver et les transmettre. Cette transmission marche de pair avec un immense travail de traduction⁵, du latin vers les langues vernaculaires, avec tous les enjeux culturels (les *realia*, le polythéisme), linguistiques (le lexique, sa construction et son sémantisme), esthétiques (la forme, les figures rhétoriques) que cela

² Lusignan parle de « l'utilitas de l'œuvre pour son destinataire royal » (1989 : 310).

³ Puis, « le roman, se dégageant du moule antique, devient à la fin du XII^e siècle à la faveur de l'engouement pour la matière de Bretagne, une création et une fiction » (FERLAMPIN-ACHER, 2007 : 97) qui fait la fierté créatrice du romancier.

⁴ Sur ce prologue symbolique de la *translatio studii*, voir Freeman, 1981.

⁵ « Le Moyen Âge tout entier est une vaste entreprise de traduction », nous rappelle Zink (In : GALDERISI, 2011 : 9).

peut impliquer. Les gloses intralinéaires, marginales ou infrapaginales forment l'espace privilégié s'offrant au clerc pour commenter le texte original, et de ces commentaires (en latin ou en langue vernaculaire), le traducteur (le même clerc ou un autre) pourra puiser afin d'offrir sa version en roman. Ainsi, l'univers antique, plus ou moins anachronique et peu à peu christianisé (pour Leeker, 2005, *Énée* serait en fait mimétique de toute âme humaine coupable d'avoir cédé aux faiblesses du corps), est rendu accessible à un public du Moyen Âge central. C'est là un travail complexe de traduction et d'adaptations « minutieuses jusque dans leurs infidélités » (ZINK, 1981 : 8), une métamorphose en quelque sorte. Ces traducteurs médiévaux ont non seulement contribué à la conservation des chefs-d'œuvre antiques et à l'appropriation nationale de la littérature classique ; ils ont en effet accru le prestige de la dynastie régnante, en lui donnant une ascendance troyenne (origine que beaucoup d'autres peuples ont pareillement revendiquée, nécessitant alors des adaptations régionales pour correspondre à toutes ces revendications) ; ils ont également participé à la construction de la langue⁶, à la bâtir avec des néologies⁷ grammaticales, lexicales et stylistiques. Ils ont permis la diffusion des savoirs. Par la *translatio studii* médiévale, inséparable de la *translatio imperii* (les traductions se font dans la « perspective de transmission et d'appropriation du savoir au profit du pouvoir royal », LUSIGNAN, 1989 : 307), l'AncFr est en voie d'acquérir ses lettres de noblesse, de se hisser au statut de langue supérieure et digne d'autorité en littérature.

Faisons un immense saut dans le temps, jusqu'au XIX^e siècle, lorsque les philologues commencent à s'intéresser à l'histoire de la langue française, redécouvrent les créations de la littérature médiévale et reconnaissent l'immense valeur culturelle de ces œuvres.

⁶ « Les traductions [...] contribuent à construire les langues » écrit Heusch (2018 : 13). Les lettres vernaculaires médiévales « peuvent [...] nous aider à mieux comprendre comment se sont élaborés et édifiés les patrimoines culturels et intellectuels romans, comment ces transferts de textes ont contribué à façonner les idiomes vernaculaires en les transformant en langues nationales », soutiennent Agrigoroaei et Galderisi (2018 : 36).

⁷ « La néologie, sous toutes ses formes (néologismes, néologie sémantique, gloses périphrastiques, importation de structures syntaxiques, etc.) », selon la définition de Agrigoroaei et Galderisi (2018 : 49).

J.J. Salverda de Grave s'exprime ainsi au sujet des travaux de Gaston Paris :

La génération de linguistes à laquelle appartenait Gaston Paris [...], qui a fondé l'étude scientifique des langues, avait appris à voir dans le langage un devenir et non un état. Cette conception très juste et que personne ne songe plus à nier, devait nécessairement amener une étude des différentes phases qu'une langue a parcourues avant le moment présent, ou, comme le disait Paris : « Prétendre faire la grammaire d'une langue sans connaître l'histoire de cette langue, c'est renoncer à tout résultat scientifique » [...]. Renan, lui, disait dans presque les mêmes termes : « La science des langues, c'est l'histoire des langues » ; la langue actuelle, n'étant qu'un aboutissant, n'existait pour ces savants qu'en fonction des périodes qui avaient précédé. Il était donc inévitable que l'effort principal portât sur l'étude de la vieille langue, et comme celle-ci ne pouvait se connaître que par des textes anciens, mal connus alors et insuffisamment publiés, il s'agissait de se livrer avant tout à des travaux de paléographie, d'exégèse, de datation et de localisation. (1938 : 216-217)

Tous ces travaux passaient logiquement par la traduction et la publication de ces textes. Les philologues décident alors de se lancer une nouvelle fois dans une vaste entreprise de transplantation linguistique à travers l'espace-temps : le travail que les clercs médiévaux avaient entrepris du latin vers l'AncFr, des philologues comme Bédier ou Paris, suivis de bien d'autres aux XX^e et XXI^e siècles, le recommencent, de l'AncFr au français moderne (désormais FrMod). Plusieurs questions se posent alors pour ces philologues : tout d'abord celle de l'établissement du texte à éditer. Lorsque plusieurs manuscrits nous sont parvenus, dans des états de conservation fort disparates, lequel choisir ? Le plus vieux, le plus complet, le plus lisible ? Lorsque ces manuscrits présentent des variantes, parfois minimales (des graphies divergentes, une formule énonciative pour une autre) mais pouvant aller jusqu'à de véritables conflits (place des fragments dans l'ensemble par exemple), quelle « leçon » retenir ? Ce sont les questions posées par Bédier dans son article paru en 1928. Le texte à éditer finalement établi, c'est la question de la traduction du texte original qui se pose ensuite. Car la traduction est nécessaire, le

lecteur du XIX^e ou du XXI^e siècle ne peut plus lire avec aisance le texte, même si l'édition présente une « version épurée ». Comme le soutient Galderisi, et sa pensée explique sans doute l'humilité traductoriale rencontrée dans les préfaces :

Le lecteur moderne ne comprend pas la plupart du temps les textes de l'ancienne langue, qui ne sont pour lui ni un même ni un autre mais plus simplement des vestiges linguistiques et littéraires, car la chronosphie linguistique fonctionne ici à rebours ; en même temps, le traducteur-philologue n'entend pas se substituer à l'autorité de l'auteur médiéval. (2015 : 20-21)

La *translatio studii* au Moyen Âge avait bien évidemment du succès et de la popularité car le milieu du Moyen Âge central avait besoin du divertissement ainsi produit. La redécouverte des textes anciens et leur traduction au XIX^e siècle par les philologues avaient également le prestige de la nouveauté. Mais aujourd'hui, quelques milliers de lecteurs seulement « profitent » de la traduction vers le FrMod des textes médiévaux ; si le chercheur y ressent de l'intérêt et une certaine forme de satisfaction, l'étudiant ne les lit que par obligation du programme universitaire. Se pose alors la question de l'intérêt de la traduction intralinguale : son but semble être la vulgarisation, c'est-à-dire le fait de rendre accessible à un lecteur non spécialiste, de la manière la plus neutre possible, un texte vieilli. En effet, le premier critère définitoire de la traduction intralinguale est l'inaccessibilité linguistique. Or, le Français lambda ne peut plus lire les romans médiévaux en version originale. « Traduction du même au même » selon Zink (1981), la traduction intralinguale en diachronie, pour la recherche et/ou pour l'enseignement, est tout à fait intéressante, mais pose de nombreuses questions, des dilemmes théoriques, sans parler des difficultés pratiques.

Pour illustrer notre propos, nous avons consulté des études théoriques et feuilleté 24 préfaces, dossiers et notes de romans médiévaux. Les éditions, à part quelques exceptions monolingues FrMod, étaient la plupart du temps bilingues AncFr-FrMod, avec un étalement temporel allant de 1922 à 2020. Dans ces paratextes, les traducteurs-éditeurs accordent une place primordiale au texte en AncFr, et parlent très peu en réalité du travail de traduction.

La difficulté	Explication	Exemple (<i>AncFr</i> => traduction officielle <i>FrMod</i>)
1. refus de faire « médiévalisant »	« On a résolument banni les termes vieillis et ceux qui risqueraient de donner à la phrase un style “troubadour” et “hugolien” » (<i>Le Roman d'Eneas</i> , trad. de l'ancien français par M. Thiry-Stassin, Paris, H. Champion, 1985, p. 11).	
2. termes de civilisation	« [Nous avons tenté] de traduire au mieux les mots de civilisation ou les termes anciens dont le sens a changé. Quelques mots médiévaux communément reçus ou intraduisibles ont été conservés » (<i>Le Roman de Tristan en prose</i> , trad. de l'ancien français par M-L. Chênerie et Ph. Ménard, Paris, H. Champion, 1990, p. 13).	§14, <i>je me met du tout en vostre merchi et en vostre manaie !</i> => je m'en remets entièrement en votre grâce et en votre pouvoir !
3. répétitions et doublets	« Dans quelques cas un terme unique rend la valeur expressive ou superlative de l'ensemble. Pour les mots qui appartiennent au style formulaire il fallait conserver le plus possible les effets de répétition » (<i>Le Roman de Tristan en prose</i> , trad. de l'ancien français par M-L. Chênerie et Ph. Ménard, Paris, H. Champion, 1990, p. 13).	<i>Et mout est liès et joians</i> , 4 => il est ravi <i>Non mie si sages ne si amesurés</i> , 24 => il n'est pas aussi raisonnable ni aussi modéré

Tableau 1 : Difficultés lexicales dans la traduction AncFr-FrMod

Lors de leur « mise en roman » de l'œuvre antique, les clercs médiévaux s'éloignaient largement de l'original gréco-romain. Bien au contraire, l'édition moderne de *Cligès* ou de *Tristan* suit vers à vers la pensée de Chrétien ou de Bérout. Toujours est-il que nous lisons aujourd'hui une traduction. Lorsqu'il y avait des explications et/ou réflexions liées au texte original et au travail de traduction intralinguale qui a donné naissance à la version moderne, ces commentaires étaient relativement succincts (de quelques lignes à 3 pages maximum), en fin d'introduction, et cernaient

8 thématiques. Nous les avons rassemblées sous 3 grands ensembles dans des tableaux : lexique, style et syntaxe. La première colonne pointe la difficulté, la deuxième donne une explication proposée par un traducteur, la troisième présente un exemple concret tiré d'une œuvre du corpus.

À première lecture, il nous semble reconnaître des termes du FrMod dans le texte médiéval. Mais en réalité, le lecteur d'AncFr se retrouve souvent face à une difficulté similaire à celle expérimentée par l'apprenant de langue étrangère devant les expressions figées : il comprend tous les mots mais ne comprend pas la somme de ces mots mis ensemble. En effet, au fil des siècles, les mots ont subi des changements sémantiques, le sens moderne s'est de beaucoup éloigné du sens médiéval.

On peut garder certains termes techniques, certaines *realia* et termes de civilisation (Tableau 1., difficulté 2.), mais il vaut quand même mieux éviter certains termes avec des connotations modernes qui feraient rire un jeune public comme *pucelle* ; c'est l'abondance de ces termes qui donnerait l'impression « médiévalisante » justement rejetée par la majorité des traducteurs (Tableau 1., difficulté 1.). Une note de bas de page peut faciliter la compréhension et la remise en contexte.

Finalement, dans l'usage du lexique dans le roman médiéval (tout comme dans les autres genres narratifs médiévaux), le doublet (Tableau 1., difficulté 3.) est un phénomène caractéristique. Pour des questions de style et de métrique, la littérature médiévale recourt à deux mots synonymiques. Le traducteur moderne est confronté à un choix : garder les deux mots synonymes ou les réduire à un seul mot ? Dans ce cas, est-ce qu'il fait cette opération dans toutes les occurrences de doublet ?

Toutefois, même si la langue est finalement traduisible, le style garde des difficultés d'une autre nature.

La première contrainte lorsqu'on ouvre un roman en vers, c'est qu'il est en vers justement, une évidence dont d'autres phénomènes découlent. Le vers avait ses avantages et ses inconvénients, son charme aussi. Le FrMod va forcément le passer en prose, c'est-à-dire qu'il va non seulement le traduire mais en réalité, le réécrire. C'est ce qu'on appelle le dérimage : l'octosyllabe est supprimé, entraînant la

La difficulté	Explication	Exemple (<i>AncFr</i> => traduction officielle <i>FrMod</i>)
1. dérimage	<p>« Mais n'est-elle pas déjà trahison, la nécessaire transcription en prose ? Tous les traducteurs de nos premiers romans ont eu conscience navrée de la mutilation que représente inévitablement l'abandon de la forme poétique octosyllabique » (<i>Romans de la Table Ronde</i>, trad. de l'ancien français par J.-P. Foucher, Paris, Gallimard, 1970, p. 25).</p> <p>« La solution retenue a cependant l'inconvénient d'escamoter la pause, plus ou moins longue, le bouclage de vers et plus encore du couplet de vers qu'impose la présence de la rime et qui, au moins à la lecture à voix haute, donne son rythme si caractéristique au roman en vers du Moyen Age » (<i>Roman de Troie</i>, trad. de l'ancien français par E. Baumgartner et F. Vielliard, Paris, Le Livre de Poche, 1998, p. 22).</p>	
2. francisation des noms propres	<p>« La traduction des noms propres a causé des problèmes ; on a tenté de le résoudre selon le parti pris hiérarchique suivant : emploi, en priorité, des formes attestées par la rime ou par le jeu de mots, des noms anciens français, ensuite, usage de la forme classique française, enfin, emprunt à la traduction française de l'<i>Énéide</i> par A. Bellessort » (<i>Le Roman d'Eneas</i>, trad. de l'ancien français par M. Thiry-Stassin, Paris, H. Champion, 1985, p. 11).</p>	<p>4978, <i>Ascanius</i> => Ascagne 5075, <i>Eurialus</i> => Euryale 5094, <i>Volcens</i> => Volcens</p>
3. questions de style	<p>Le traducteur a « dû parfois [s']éloigner de la lettre pour mieux rendre le ton, le style » (<i>Le conte de Floire et Blanche-fleur</i>, trad. de l'ancien français par J.-L. Leclanche, Paris, H. Champion, 2003, p. XXVII).</p>	<p>216, <i>Molt delivre orent la parole</i> => Ils pouvaient s'y entretenir tout à leur aise.</p>

Tableau 2 : Difficultés stylistiques de la traduction AncFr-FrMod

suppression de la rime en fin de vers et le passage à la prose⁸. Ce caractère rythmique, qui faisait la nature même du roman médiéval lu à haute voix, est complètement effacé pour devenir un roman au sens générique moderne. De plus, la mise en relief par le rejet et l'enjambement, tout comme la place « à la rime » des formules métaeptiques du narrateur (comme les questions rhétoriques « que vos diroi-je contant ? » ou les expressions énonciatives comme « ce m'est vis » ou « mien escient »), se retrouvent annihilées. Le dérimage (Tableau 2., difficulté 1.) est perçu par de nombreux traducteurs comme une dénaturation brutale du texte original. Cependant, les tentatives de version en FrMod rimées ne donnèrent pas de résultats satisfaisants.

Que faire des nombreux noms propres qui réfèrent à des personnages intradiégétiques ou qui servent de références intertextuelles, de figures d'autorité ? Quelle forme textuelle leur donner (franciser ou pas ?), quelles explications en donner ? Comparer la beauté de Cligès à celle de Narcisse, personnage mythologique connu aujourd'hui encore, ne pose pas les mêmes difficultés que le discours misogyne d'Amadas trahi par Ydoine. Nous ne connaissons plus beaucoup de cette avalanche de prénoms féminins bibliques et antiques *a priori* infidèles, et les notes de bas de page occupent peu à peu plus de place que la traduction elle-même. Concernant d'ailleurs les notes de bas de page et/ou le glossaire, nous pouvons y lire des explications sur les choix de traduction vers à vers, des commentaires lexicaux étayés par des explications érudites, des commentaires stylistiques, des comparaisons avec la version traduite précédente ou en d'autres langues, des commentaires subjectifs des choix. Ces notes sont d'une part très enrichissantes pour le lecteur ; d'autre part, elles nécessitent une navigation texte-paratexte qui peut devenir lassante. Dans tous les cas, elles éclairent le titanesque travail en amont du traducteur, qui a dû faire l'effort d'une indéniable interdisciplinarité.

⁸ Bédier, dans son travail non sur le roman mais sur la chanson de geste il est vrai, percevait de la même manière dramatique le dérimage : « On est inexact, et de la pire des inexactitudes, du seul fait que l'on transcrit en prose un ouvrage de poésie. Privée de la forte cadence des décasyllabes et de la sonorité des belles assonances, la strophe du vieux trouvère n'est qu'un moulin sans eau » (*La Chanson de Roland*, publiée d'après le manuscrit d'Oxford, Paris, Piazza 1922, p. XIV).

Difficulté	Explication	Exemple
1. temps verbaux	« Parmi les problèmes auxquels il doit continuellement faire face, celui des temps verbaux s'avère particulièrement difficile à résoudre. Étant donné qu'il est inutile, sinon impossible, de respecter la désinvolture avec laquelle nos anciens poètes se plaisaient apparemment à passer du présent au prétérit et vice-versa, nous nous contentons d'inviter nos lecteurs à vérifier sur l'original les verbes dont l'emploi semblera peu usuel » (<i>Le Voyage de Saint Brendan</i> ⁹ , trad. de l'ancien français par I. Short et B. Merrilees, Paris, H. Champion, 2006, p. 27).	1103-1121, <i>Apparut lur terre truble [...] de flaistre fum ert fumante[...] cist ne rovent estre en pose[...] cum plus pres sunt, plus veient mal => ils virent poindre, au milieu des brumes, une étendue de terre [...] elle était environnée de fumées putrides [...] plus ils s'en approchent, mieux ils voient que c'est un lieu maléfique.</i>
2. syntaxe	« Pour certaines phrases très longues, un peu embrouillées, nous nous sommes permis de les couper afin de faciliter la compréhension » (<i>Le Roman de Tristan en prose</i> , trad. de l'ancien français par M-L. Chênerie et Ph. Ménard, Paris, H. Champion, 1990, p. 14).	77§, <i>Quant Kahedins voit k'il est a la jouste venus, il n'i fait autre delaiment, ains laisse courre a Seguradés, tant com il puet du ceval traire, et le fiert en son venir si grant caup com il li puet donner, mais de la sele il nel remue, car Seguradés sans doute estoit cevaliers de trop grant force et de trop grant pooir. => qu'il peut donner ; mais...</i>

Tableau 3 : Difficultés grammaticales de la traduction AncFr-FrMod

Pour finir, la grammaire de l'AncFr diffère de beaucoup de celle du FrMod. Très peu d'informations sont partagées sur les difficultés qu'ont posées la syntaxe et la ponctuation, pourtant, c'est ce qui

⁹ Le genre de cette œuvre n'est pas à strictement parler romanesque, mais l'idée soutenue par le traducteur face à cette difficulté se rencontre aussi dans le roman.

génère l'ambiguïté difficilement supportable pour un lecteur moderne : ordre des mots non fixé, pronom sujet pas obligatoire, concordance des temps aléatoire, ponctuation inexistante. Lorsqu'on traduit, il est indispensable d'unifier ces temps, l'alternance des formes du passé et du présent en FrMod suit des règles beaucoup plus strictes que celles de l'AncFr. La longueur des phrases originales nécessite des coupes (par ajout de ponctuation notamment, travail de l'éditeur) dans la version moderne.

Pour conclure cette partie, nous pouvons dire que, tout comme la traduction texte antique-AncFr nécessitait un clerc érudit, la traduction intralinguale AncFr-FrMod nécessite elle aussi un traducteur érudit, un médiéviste pareillement à l'aise dans la langue et dans la culture.

De nombreuses cultures étrangères admirent la production médiévale française et ont décidé de rendre accessibles à leurs concitoyens les chefs-d'œuvre de cette ancienne littérature. La Hongrie n'est pas en reste, avec ses points forts et ses points faibles. Les œuvres complètes, tous genres confondus, en AncFr traduites en hongrois (désormais HU) sont rares, relativement récentes et résultant du travail d'un cercle extrêmement restreint d'universitaires¹⁰. L'immense espoir porté par la postface du *Lancelot* de Chrétien de Troyes (Sashegyi, auteur des notes mais non traducteur de l'œuvre, s'exprimait ainsi : « Nous espérons qu'avec la coopération de l'ensemble des francisants, nous pourrions très bientôt offrir au lecteur une édition complète de cet ancien classique pourtant, en ce qui nous concerne, en train de naître », 1999 : 251) s'est révélé être de l'optimisme plutôt utopique, à l'usage de lycéens, d'universitaires et de rares passionnés. Le grand public ne les lit pas. Les noms de Tristan, d'Yseult et des chevaliers de la Table Ronde sont connus mais plutôt reliés à la création littéraire anglophone, ou aux opéras de Wagner, ainsi qu'aux séries à succès.

Le volume *Trisztán és Izolda* (Talentum diákkönyvtár, 2001, traduction par Júlia Képes) a été créé tout spécifiquement pour les lycéens hongrois, pour qui il représente une œuvre au programme du baccalauréat. Il s'agit d'une version hongroise de trois pans du cycle tristanien : entre les pages 17 et 167, nous pouvons lire le texte en

¹⁰ Nous présentons en annexe une liste de ces œuvres.

hongrois d'après Béroutl ; les pages 169 à 174 présentent la traduction du *Lai de Chèvrefeuille* de Marie de France. Les dernières pages du volume laissent place aux fragments de Thomas. La préface, commune pour les trois, riche d'explications sur les origines persanes et gaéliques du mythe et sur les références intertextuelles ultérieures (les réminiscences tristaniennes de Shakespeare, de Thomas Mann et de Cocteau sont évoquées), ne révèle cependant rien sur la traduction. Mais les notes de bas de page, bien que peu nombreuses, sont néanmoins exploitables pour notre recherche.

Dans le texte	En note de bas de page	Traduction française
Blanchefleur* p.19	*ejtsd: blansöflör – a név jelentése: fehér virág.	Prononce : [blãʃœflœʀ] – signification du nom : fleur blanche. [notre traduction]
Governal* p.31	*Trisztán nevelője, « mestere » ; neve beszélő név, jelentése kormány/kormányzó.	Le précepteur, le « maître » de Tristan. Un nom qui parle, sa signification : gouvernail/gouverneur. [notre traduction]

Tableau 4 : Traitement des noms par les notes de bas de page

Elles donnent des informations par exemple d'ordre onomastique sur les noms des personnages. Certains noms ont été conservés dans leur forme originale. Lors de la première apparition d'un tel nom, la note de bas de page précise la prononciation attendue (les lycéens hongrois n'étant pas familiers avec l'alphabet phonétique international, cette prononciation est une réécriture en phonétique hongroise). La signification du nom original est donnée en traduction littérale.

D'autres noms ont subi une modification orthographique pour correspondre à la prononciation hongroise. Ce sont des noms qui existent en Hongrie aussi (rares, il est vrai). Le roi Marc est devenu *Márk*. Le héros Tristan s'écrit *Trisztán*. Ces noms-là ne nécessitent pas de note de bas de page.

S'agissant d'une traduction versifiée (ce qui est bien plus facilement possible en hongrois qu'en français), il a fallu parfois modifier des éléments pour rester dans le rythme. La traductrice s'exprime ainsi :

« A fordításban szereplő nevek különböző írásmódjának, illetve a helyesírási szabállyal eltérő hosszú és rövid ékezetek használatának a magyarázata, hogy ezeket a versmérték kívánalmaihoz igazítottam [a fordító]. » p.23	« L'explication aux différentes orthographes des noms présents dans la traduction, ainsi qu'à l'utilisation -en désaccord avec les règles d'orthographe en usage- des accents longs et courts, est ma tentative d'accorder ces éléments aux volontés de la versification [la traductrice]. » [notre traduction]
a képekkel festett szobába/ ahol Márk és Izolda várja. p.41	dans la chambre peinte d'images/ ou l'attendent Marc et Yseult. [notre traduction]
melyeket kardjával nyesett le,/ a földet meg Izold befedte. p.64	Qu'il coupa de son épée,/ Yseult recouvrit de terre. [notre traduction]

Tableau 5 : Des orthographes mobiles

Certaines *realia* et certaines références culturelles aujourd'hui peu connues trouvent leurs explications dans ces notes de bas de page, comme c'est le cas dans les éditions modernes françaises.

Dans le texte	Milyet a törpe Segoçon,/ Constantin császár rajtakapta* p.32	A királyi hálószoba* p.33
En note de bas de page	*egy középkori legenda szerint I. Constantinus császár felesége – férje iránti gyűlöletből – Segoçon törpe szeretője lett.	* a középkorban itt aludt a király kísérete is.
Notre traduction	*D'après une légende médiévale, la femme de l'empereur Constantin Ier, par sentiment de haine envers son mari, devint la maîtresse du nain Segoçon. [notre traduction]	La chambre à coucher royale* *au Moyen-Âge, c'est ici que dormait également la suite du roi [notre traduction]

Tableau 6 : Traitement des *realia* et références culturelles en notes de bas de page

Toutefois, nous remarquons des choix non uniformes. Alors que le nom de lieu AncFr *Gué Aventuros* (v. 1320 sqq.) a été traduit en hongrois par « Kalandos Gázló » et qu'une note de bas de page précise même que « les gués dans les légendes celtiques sont souvent

reliés à des événements magiques » [notre traduction de la note du bas de la page 65], le nom AncFr *Mal Pas* (v. 3295 sqq.) a subi un tout autre traitement, n'ayant été ni traduit (il reste *Mal Pas* dans le texte, alors qu'on aurait pu imaginer un « Rossz Lépés », en traduction littérale), ni explicité d'un point de vue onomastique (pourtant, il s'agit bien d'un « nom qui parle »). La note de bas de page concernant le *Mal Pas* ne précise que sa prononciation et sa localisation géographique (« nom de lieu, prononce : [malpa], zone marécageuse sur la presqu'île de Cornouailles », p.129).

En outre, beaucoup d'indications géographiques sont données pour un public peu familier avec les régions évoquées :

Dans le texte	Cornwall* p.19	Lidantól Durhamig* p.95	Nicea* p.136
En note de bas de page	*ejtsd: kornval – félsziget Délnyugat-Angliában, itt található Tintagel, Márk király vára is	*angol helynevek : Durham Anglia és Skócia határán található, Lindan csupán a képzelet szülötte.	*kis-ázsiai város
Notre traduction	*prononce : [kornval] – presqu'île au sud-ouest de l'Angleterre. C'est là que se trouve également Tintagel, le château du roi Marc. [notre traduction]	*noms de lieux en Angleterre. Durham se trouve à la frontière entre l'Angleterre et l'Écosse, Lindan n'est qu'un toponyme imaginaire [notre traduction]	*ville d'Asie Mineure [notre traduction]

Tableau 7 : Traitement des indications géographiques en notes de bas de page

Par ailleurs, s'agissant d'une édition tout spécialement pensée pour les lycéens hongrois, les notes de bas de page peuvent présenter des renvois intertextuels à d'autres œuvres également au programme.

Dans le texte	Szent János* p.92
En note de bas de page	*Június 24. a nyári napforduló, Keresztelő Szent János születésének ünnepe ; a népi kultúrában a szláv Szent Iván név használatos e nap jelölésére, amely a szerelmi varázslásokkal fonódik össze (lásd például Shakespeare <i>Szentivánéji álom</i> című drámáját).
Notre traduction	Saint-Jean* *24 juin. Le solstice d'été, la fête de la naissance de Saint-Jean-Baptiste. Dans la culture populaire, c'est le nom slave Ivan qui est utilisé pour marquer cette journée reliée aux pratiques magiques liées à l'amour (cf. par exemple le drame de Shakespeare <i>Le Songe d'une nuit d'été</i>). [notre traduction]

Tableau 8 : Renvois aux autres œuvres du programme

Quant à Péter Vaskó, à qui l'on doit la version hongroise du *Lancelot* de Chrétien de Troyes, ses réflexions sur la traduction complètent notre propos :

C'est la traduction des mots et notions culturelles en rapport aux objets et aux comportements qui représentèrent la difficulté principale, puisque notre langue ignore presque entièrement les mots et les expressions en rapport à la courtoisie, à l'amour courtois, à l'étiquette chevaleresque, etc. En l'absence de lexies routinières, la traduction des textes médiévaux représente toujours une sorte de re-création de cet univers merveilleux. (1999 : Préface du Traducteur)

La langue hongroise n'a pas ou n'a plus les termes de l'univers courtois. Par exemple, le sénéchal Keu du *Lancelot* (*Kex li seneschax*, v. 4522), occupe une fonction honorifique courtoise. Le FrMod conserve cette lexie, même si le rôle social n'existe plus. Le HU ne sait pas trop que faire, la supprime la plupart du temps et utilise de rares fois *udvarnagy* (27 occurrences en AncFr vs. 11 HU). Traduire un texte AncFr signifie être un médiéviste non seulement au sens linguistique du terme, mais véritablement historien, pour connaître le fonctionnement de la société, et pas seulement le fonctionnement du texte. Même si le lexique de la Hongrie médiévale possède une hiérarchie complexe, les termes n'équivalent pas toujours à ceux de la France féodale.

Certaines notions équestres, certaines armes, certains *topoi* du roman courtois existent. Ils sont traduits *realia* pour *realia* (dans le sens de mot à mot), cependant les raisons métriques peuvent engendrer des déperditions :

	AnFr	HU
Notions équestres	<i>estriviere</i> , v. 263 <i>li arçonz</i> , v. 265 <i>Les regnes furent/del frain rompues anbedeus</i> , v. 260-26	<i>kengyele</i> <i>a kápa</i> <i>cafatokra tépve kantárszij</i> (les rênes déchirées en pièces, [notre traduction])
Armes	<i>Le hiaume lacié,/ l'escu au col, l'espee ceinte</i> , v. 318-31	<i>karddal, pajzszsal, sisakosan</i> (avec une épée, avec un bouclier, en heaume [notre traduction])
<i>Topoi</i> courtois	<i>Le gué</i> , v. 731 sqq	<i>a gázló</i>

Tableau 9 : Termes courtois typiques en AncFr et en HU

D'autres éléments génèrent clairement des difficultés. Comportement typiquement courtois, la prise de congé est un motif récurrent, prenant la forme d'un *topos* linguistique : la locution *congié prendre*. On la rencontre des dizaines de fois dans tout roman de chevalerie médiéval. Étudions un exemple :

AncFr	HU
v.591-593 : <i>Li chevalier congié ont pris/come cortois et bien apris/a la dameisele, et si l'ont salüee.</i>	<i>Az úrnőtől, amint illett,/elbúcsúztak, ő is intett.</i>
Les chevaliers, comme gens courtois et bien éduqués, ont pris congé de la demoiselle et l'ont saluée correctement [notre traduction].	De la dame, comme il se doit, ils ont dit adieux, elle aussi a fait un signe [notre traduction].

Tableau 10 : Traduction du motif courtois *congié prendre*

Les divergences sont faciles à mesurer si on pense à ce que serait une adaptation cinématographique de ces quelques vers. En suivant le script HU, nous aurions un personnage féminin plus âgé, marié et noble (d'après l'étude lexicologique de Duplat, 1974,

dameisele ne correspond pas entièrement à *úrnó*, qui serait plutôt (*dame*) qui salue, alors que l'original AncFr propose un personnage féminin jeune, non marié et sans information ici du moins sur sa condition sociale, et qui ne rend pas leur salut aux chevaliers partants. Il est vrai que ce personnage féminin ne réapparaissant plus par la suite, ces choix traductologiques n'ont pas de conséquences irréversibles.

Pour résumer cette troisième partie concernant le transfert des romans médiévaux français en HU moderne, nous pouvons dire qu'il y a des avantages et des inconvénients. Peu de traducteurs ont le privilège de maîtriser suffisamment l'AncFr pour pouvoir donner une version traduite digne de l'original car il s'agit là de maîtriser parfaitement non seulement le FR et le HU, mais surtout l'AncFr et le HU. Par ailleurs, il y a un problème lexical, avec ces *realia* qui n'existent pas dans la culture cible. Néanmoins, un atout stylistique non négligeable dans la conservation de l'atmosphère déclamatoire est la possibilité de maintien de la forme métrique (octosyllabes rimés) dans les traductions modernes disponibles des œuvres en AncFr ; cependant elle génère des différences dans le texte, que le traducteur a pour tâche de réduire le plus possible. Saluons la lucidité de Rajnavölgyi sur son travail (dans la préface de la *Chanson de Roland*, mais sa réflexion traductologique vaut pour tout texte littéraire destiné à être traduit) :

Comme toute traduction, celle-ci aussi est une tentative. Tentative de ressusciter une œuvre qui fut jadis vivante, tentative d'émouvoir le lecteur par une œuvre jadis remplie d'émotion, le tout dans un contexte linguistique et intellectuel foncièrement différent. Quant au traducteur, c'est pour lui une tentative supplémentaire de résoudre une énigme. (1996 : 15)

Il est temps de conclure cette recherche sur ces trois moments de la traduction des œuvres médiévales. Nous avons vu que le traducteur médiéval (de l'époque médiévale et du texte médiéval) joue véritablement le rôle d'un médiateur linguistique et culturel. En somme, le premier travail des romanciers médiévaux était d'adapter les œuvres de l'Antiquité au goût médiéval. Puis ces textes médiévaux doivent à leur tour être traduits. « Un texte ne vit que s'il sur-vit et il

ne sur-vit que s'il est à la fois traductible et intraduisible » dit Dragonetti (1993 : 438-439) en citant Derrida. Le roman médiéval a certes traversé les siècles, il est vivant aujourd'hui (lu, étudié, adapté au cinéma) car il a survécu ; il a survécu car il a pu être traduit tout en conservant une part de merveilleux, l'atmosphère d'un univers lointain et unique, intraduisible. Ce n'est peut-être pas la fidélité maximale aux formes lexicales et syntaxiques qui compte. Selon Dragonetti, on pourrait même traduire en exploitant les « moyens d'expression de la langue moderne » pour « sauvegarde[r] dans les mots des effets de sens » (1993 : 438). Nous pourrions alors *imaginer, envisager* (sans affirmer *vouloir* le faire) des traductions encore plus osées, avec par exemple le remplacement des formules de politesse par celles réellement en usage de nos jours ou toutes sortes de modifications lexicales et syntaxiques pour rapprocher ces textes anciens du lectorat moderne. En adaptant les œuvres médiévales au goût du XXI^e siècle, les traducteurs d'aujourd'hui seraient dans la droite lignée des romanciers médiévaux. Quant au public étranger, son accès au texte et à la culture dépend entièrement du travail des traducteurs et des professeurs qui, par leur enthousiasme personnel, peuvent relancer éventuellement cette difficile tâche qu'est le transfert culturel grâce à la traduction.

BIBLIOGRAPHIE

- AGRIGOROAELI, Vladimir – GALDERISI, Claudio (2018) : La langue d'oïl (et la langue d'oc) au miroir des traductions : une mise en perspective de la traduction francophone au Moyen Âge. In : BORSARI, Elisa (dir.) *La traducción en Europa durante la Edad Media*. San Millán de la Cogolla, Cilengua, 35-70.
- BURIDANT, Claude (2011) : Théories de la traduction : « Esquisse d'une traductologie au Moyen Âge ». In : GALDERISI, Claudio (ed.). *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (xie-xve siècles). Étude et répertoire*. Turnhout, Brepols, t. 1, 325-381.
- CHRÉTIEN DE TROYES (1999) : *Lancelot, a Kordé Lovagja*. Budapest, Palimpszeszt Kulturális Alapítvány.

- DUPLAT, André (1974) : Étude stylistique des apostrophes adressées aux personnages féminins dans les romans de Chrétien de Troyes. In : *Cahiers de civilisation médiévale*, (66), 129-152.
- DRAGONETTI, Roger (1993) : *Le Mirage des sources. L'art du faux dans le roman médiéval*. Paris, Seuil.
- FERLAMPIN-ACHER, Christine (2007) : Les romans médiévaux : de la lecture à la nigromance. In : *La Mesure du savoir. Études sur l'évaluation et l'appréciation des savoirs. Philologicum*, 96-122.
- FREEMAN, Michelle A. (1981) : Transpositions structurelles et intertextualité : le "Cligès" de Chrétien. In : *Littérature*, (41), 50-61.
- GALDERISI, Claudio (2011) : Silences et fantômes de la 'translatio studii'. La traduction empêchée. In : GALDERISI, Claudio (ed.) *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (xie-xve siècles). Étude et répertoire*. Turnhout, Brepols, t. 1, 433-457.
- GALDERISI, Claudio (2015) : « Un truchement me faut quérir... » Peut-on traduire pour qui ne connaît pas le français médiéval ? In : GALDERISI, Claudio – VINCENSINI, Jean-Jacques (eds.) (2015) : *De l'ancien français au français moderne. Théories, pratiques et impasses de la traduction intralinguale*. Turnhout, Brepols, 7-32.
- HEUSCH, Carlos (2018) : Penser la traduction au Moyen Âge. Problèmes et perspectives. In : *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, (41), 9-21.
- LEEKER, Joachim (2005) : Formes médiévales de la vénération de l'Antiquité. In : NOBEL, Pierre (ed.). *La transmission des savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance*. Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, t. I, 77-98.
- LUSIGNAN, Serge (1989) : La topique de la *translatio studii* et les traductions françaises de textes savants au XIV^e siècle. In : *Traduction et traducteurs au Moyen Âge. Actes du colloque international du CNRS organisé à Paris, Institut de recherche et d'histoire des textes les 26-28 mai 1986*. Aubervilliers, Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (IRHT), 303-315.
- MORA-LEBRUN, Francine (1994) : *L'« Énéide » médiévale et la naissance du roman*. Paris, Presses Universitaires de France.
- POSSAMAÏ-PEREZ, Marylène (2018) : Traduire Ovide au XIV^e siècle : les amours de Mars et de Vénus au livre IV des *Métamorphoses* et de l'*Ovide moralisé*. In : *Médiévales*, (75), 81-96.

- RUBIO TOVAR, Joaquín (1998) : Some reflections on the history of medieval translation. In : *Europe et traduction* (en ligne). Arras, Artois Presses Université [généré le 28 août 2023].
- SALVERDA DE GRAVE, Jean-Jacques (1938) : Gaston Paris. In : *Neuphilologische Mitteilungen*, (39), 209-237.
- SALVO GARCIA, Irene (2018) : “Que l’on seult balaine clamer” Commentaire linguistique et traduction au Moyen Âge (XIIIe-XIVe siècles, Espagne, France). In : *Médiévales*, (75), 97-116.
- ZINK, Michel (1981) : Une mutation de la conscience littéraire : le langage romanescque à travers des exemples français du 12e siècle. In : *Cahiers de civilisation médiévale*, (93), 3-27.

Annexe 1.

Liste des œuvres complètes AncFr traduites en hongrois

- Adenet le Roi (2016) : *Nagylábú Berta, "magyar királynány" & Parise hercegnő története : XIII. századi francia kalandénekek*. Budapest, ELTE Eötvös József Collegium, 2016, trad. par Imre Szabics.
- Anoním (2018) : *Artúr király halála*. Budapest, L'Harmattan, trad. par Virág Szalai.
- Anoním (1957) : *Aucasin és Nicolete*. Budapest, Magyar Helikon, trad. par Árpád Tóth.
- Anoním (1996) : *Roland ének*. Budapest, Eötvös József könyvkiadó, trad. par Géza Rajnavölgyi.
- Béroul (2001) : *Trisztán és Izolda*. Budapest, Talentum Diákkönyvtár, trad. par Júlia Képes.
- Robert de Clari (2013) : *Konstantinápoly hódoltatása*. Budapest, Balassi Kiadó, trad. par Sándor Csernus.
- Marie de France (2001) : *Tizenkét szerelmes rege*. Budapest, Eötvös József könyvkiadó, trad. par Géza Rajnavölgyi.
- Jean de Joinville (2015) : *Szent Lajos élete és bölcs mondásai*. Budapest, Balassi Kiadó, trad. par Sándor Csernus.
- Guillaume de Lorris, Jean de Meun (2008) : *Rózsa regény*. Budapest, Eötvös József könyvkiadó, trad. par Géza Rajnavölgyi.
- Gautier Map (2017) : *A Szent Grál felkutatása*. Budapest, Könyvpont, trad. par Zoltán Jeney.

- Rutebeuf (194 ?) : *Teofillal csoda történt. Középkori misztérium dráma.* Veritas, trad. par Lajos Bölcskei.
- Chrétien de Troyes (2011) : *Érec és Énide.* Budapest, Eötvös József könyvkiadó, trad. par Géza Rajnavölgyi.
- Chrétien de Troyes (1999) : *Lancelot, a Kordé lovag.* Budapest, Palimpszeszt, trad. par Péter Vaskó.
- Chrétien de Troyes (2022) : *Perceval avagy a Szent Grál története.* Budapest, L'Harmattan, trad. par Ágnes Tótfalusi.
- Chrétien de Troyes (2023) : *Perceval avagy a Szent Grál története.* Budapest, Prae, trad. par Péter Vaskó.
- Chrétien de Troyes (1998) : *Yvain.* Budapest, Eötvös József könyvkiadó, trad. par András Vajda et Lőrinc Vajda.

Annexe 2.

Liste des fragments et des anthologies AncFr traduits en hongrois.

- Fragments de *Perceval*, du *Chevalier au Lion* et du *Chevalier à la Charrette* par Gyula Illyés.
- (1936) : *Az asszony és a szerelem. Régi francia szerelmes történetek.* Budapest, Rózsavölgyi, trad. par Andor Roboz.
- (1962) : *Szamártestamentum. Középkori francia mesék és bohózatok.* Budapest, Európa, choisis par Sándor Lukácsy.
- (2014) : *Az almásderes. Középkori francia udvari elbeszélések.* Budapest, Eötvös József könyvkiadó, trad. par Imre Szabics.
- (2018) : *Magyar királyfiak és királylányok. Középkori francia elbeszélések – Antológia. Szabics Imre válogatott műfordításai.* Budapest, ELTE Eötvös József Collegium, trad. par Imre Szabics.

Horváthy Sára

Institut de Romanistique,

Département de Français, Faculté des Lettres

ELTE Université Eötvös Loránd de Budapest

Múzeum körút 4/c., 1088, Budapest, Hongrie

horvathy.sara@btk.elte.hu